

et qui osent écrire ce que tout le monde est plus ou moins exposé à éprouver.

Cette dernière remarque nous ramène au dernier sonnet de Louise Labé. Ce sonnet à une teinte épigrammatique, ou, si l'on veut, il se trouve empreint d'une plus forte touche mélancolique que les autres. Le poète est au bout de sa course. Elle ne se sent pas tout-à-fait exempte de ces reproches qu'elle a voulu atténuer par sa constance à les exprimer et elle s'écrie ;

« Ne reprenez, Dames, si i'ay aymé :  
Si i'ay senti mile torches ardentes,  
Mile trauaus, mile douleurs mordantes :  
Si en pleurant i'ay mon tems consumé,

Las que mon nom n'en soit par vous blamé.  
Si i'ay failli, les peines sont présentes,  
N'aigrissez point leurs pointes violentes :  
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,  
Sans la beauté d'Adonis accuser,  
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses ;

En ayant moins que moi d'occasion,  
Et plus d'estrange et forte passion.  
Et gardez vous d'estre plus malheureuses.

Cet art est d'accuser les circonstances de deux positions assurément différentes, celle des vertueuses dames de son temps et la sienne, sans éveiller chez les premières des susceptibilités trop vives et trop tranchées, de faire la critique de la société sans en sortir, de plaider les droits de la liberté d'un sexe sans porter trop ample préjudice à l'autre, n'a été bien connu que de Louise Labé, et la conclusion se trouve